

↓ Si ↓

ARGOS FILMS

MASCULIN FEMININ

france - 1966 - scén. et réal. :
j.-l. godard - int. : j.-p. léaud,
chantal goya.

Il faut désormais se résoudre à prendre Godard comme il est. Cinéaste incorrigible, il a au moins réussi à nous imposer — à l'usure — cette attitude fataliste. Si bien que, dès les premières images d'un nouveau film, conditionnés par son œuvre antérieure, nous passons outre l'irritation et le malaise qu'il ne manque jamais de provoquer et mettons entre parenthèses ce qui nous gêne.

Ce que j'entends par là c'est surtout l'audace systématique d'un style qui s'engage en des sentiers extravagants avec un bonheur que je persiste à trouver inégal.

On m'avait dit que « Masculin Féminin » inaugurerait une nouvelle période Godard. C'est possible mais pas évident. On y retrouve, comme par le passé, deux pôles d'inspiration : le romantisme et la sociologie.

Un jeune homme tendre et secret rencontre une jeune coquette et s'en éprend. Ils s'aiment plus ou moins, selon le caprice des événements, la versatilité de la fille et la bonne volonté du garçon. Alentour, figurants et comparses contribuent à composer la description pointilliste de notre époque, cette fameuse civilisation de consommation et de délire sexuel.

A force de multiplier les détails, prélevés dans des lieux publics ou l'intimité d'une aventure sentimentale cruelle, c'est un triste tableau que nous présente Godard, un tableau d'ethnographie qui remplacerait la rigueur scientifique par les élans mal contrôlés de la sensibilité.

La vie contemporaine est dure aux hommes mais surtout aux amoureux. Ceux qui naguère s'embrassaient gentiment debout contre les portes de la nuit ont disparu dans la légende populiste. Aujourd'hui, la délicatesse des sentiments doit composer avec la loi de l'offre et de la demande. Le héros du film compose avec la réalité jusqu'à n'en plus pouvoir. Sa compagne,

insensible, écervelée, mais non point vraiment perverse, s'en amuse comme de tout. Elle est enfant du siècle, dans le vent, un vent glacé qu'elle considère sans complexe comme son milieu ambiant naturel.

Cet aperçu sociologique s'assortit de tout ce que vous pouvez imaginer de sordide et de choquant pour une conscience non intégrée.

Derrière ces plaisanteries, ces sarcasmes et ces incongruités, il y a dans « Masculin Féminin » plus que de l'amertume et du pessimisme, plus qu'un constat de médiocrité : une désespérance crispée que l'on dirait inguérissable.

Gilbert SALACHAS.

G. J. : « Dans le mot masculin », entend-on dans le dernier Godard, « il y a masque et il y a cul ; dans le mot féminin, il n'y a rien ». Il faut croire que le 11^e Godard est un film au féminin. En tout cas cette œuvre manquée, d'où est absente la contestation d'« Alphaville » et la poésie de « Pierrot le fou » est surtout bâclée. Est-ce même un film ? Plutôt une série d'entrevues de télévision, certaines bonnes (Mademoiselle dix-neuf ans) d'autres non, de notations pseudo-sociologiques, de provocations qui retirent à sa critique contre la guerre beaucoup de son efficacité. Souhaitons que pour son prochain film, que nous appellerons le 11 bis, Godard ne se prenne pas pour un philosophe, lise moins tous les articles écrits sur Godard et se persuade d'une chose : on ne peut pas être génial vingt quatre heures sur vingt quatre, et de cette autre : il faut beaucoup travailler pour donner l'impression de l'improvisation.

M. H. : L'analyste probe, un de ces jours, finira par déposer tout à fait les armes, et il aura raison. C'est le propre de l'art le plus intransigeant, l'art subversif, de provoquer seulement adhésions ou refus, et, dans les rares cas intermédiaires, la gêne à s'exprimer. En tout cas, ce film ne semble pas ouvrir une nouvelle période Godard ; il serait plutôt un nouveau (et grand) pas en avant dans le domaine de la contestation la plus riche. Pas empreint de gravité, de douleur, beau pas.

H. L. : Pour moi, qui admire beaucoup la plupart des œuvres de Godard, je suis perplexe : n'y a-t-il pas là comme un recul dans la recherche angoissée de la vie impossible ? Constat de médiocrité ? Peut-être. Je crains, que ce ne soit aussi une manière de démission.

A. T. : Anti-Godard de première heure, j'avoue que « l'usure » dont parle G. S. a fini par agir en profondeur. Depuis « Alphaville » je « m'habitue » à Godard. Conformisme ? Résignation ? Découverte ? Quoi qu'il en soit « Masculin, Féminin » me

paraît surtout significatif de l'engagement de son auteur. Tout y est : la jeunesse, le Viet-Nam, l'obsession sexuelle. C'est gênant parce que c'est vrai. Sincère aussi.

J. E. F. : Oui, bien sûr, mais que de vérités premières dans ce pot-pourri de petits faits vrais, de coups de cinéma, d'incongruités (dans masculin, il y a masque et cul, etc.), de private-jokes (les cadrages de cinéma, etc. En résumé, Godard semble travailler pour une anthologie future. Il amuse ou agace, il apporte peu.

ANDY

américain - 90 min. - réal. :
richard c. sarafian - int. :
norman alden, tamara day-
karhonova, zvee scoler.

Il sait faire rire les enfants, se prend pour un soutien, est honni de ses voisins et fait peur à ses parents. Il a quarante ans. On va l'enfermer parce qu'il est simple d'esprit.

Très simple même. De cette simplicité frustrée qui le rend plein de délicatesse avec une prostituée, qui lui dicte de « gaspiller » son argent en faisant l'aumône, qui lui permet d'admirer un marron. De cette simplicité qu'ont perdue les sages et les savants.

Très vite nous nous attachons à lui, nous suivons avec intérêt ses pérégrinations à travers un New York étincelant et misérable. Avec anxiété aussi ; nous avons peur pour lui. Son père n'a-t-il pas raison de vouloir le soustraire aux méchancetés d'une société pour laquelle il est dangereux ? Sa mère a-t-elle tort de croire que rien n'est jamais perdu et que s'il était mieux aimé son fils guérirait peut-être ? Nous suivons sur les très beaux visages de ces parents les signes de ce débat.

La seule faille de ce beau document est sans doute la séquence du rêve d'Andy illustré par des surimpressions presque expressionnistes. Mais le reste

du film est fait de gros plans, parfois d'images vertigineuses (lorsque Andy se prenant pour un « cop » escalade les échelles de fer de son « building » d'immeuble).

Le film de Sarafian est plus qu'un plaidoyer. Il prend la forme d'un hymne à la compréhension, à la confiance que l'on peut accorder aux possibilités de progrès de tout être humain.

Michel MORTIER.

G. J. : Je trouve factice la peinture de ce misérable new-yorkais, plaquée la prétendue beauté, suspect le plaidoyer. Sans sauver le film, les parents d'Andy émeuvent par leur secrète détresse d'avoir mis au monde un demeuré. Mais le voir déployer ses ailes en cocoricos ridicules : les mânes du Jannings de l'« Ange Bleu » ont du se retourner dans sa tombe !

J. E. F. : D'accord. Je crois pourtant qu'il faut généraliser le thème du « demeuré ». Je crois que l'œuvre est passéiste, érigeant en métaphysique d'ordre lyrique le processus désespéré de la régression juvénile.

LE MONDE : Jean de Baroncelli

« ...Je flaire quelque chose de suspect dans ce misérabilisme traversé de folie, quelque chose qui n'est peut-être pas de l'insincérité, mais qui ressemble à de l'esbroufe, à une volonté très nette de nous en mettre plein la vue. »

MASCULIN FEMENIN



EL ALCALDE DE BENALMADENA
M A L A G A



Masculin Féminin